

La cortisone au chev(al)et du peintre

Claude Monneret

Sixante ans après sa disparition, il est bon de se rappeler que Raoul Dufy était un peintre passionné de lumière. Sa peinture vive, gaie, spontanée, semble le témoin de sa joie de vivre. Comme le signale le Larousse, « *Dufy fut, entre les deux guerres, le « reporter » visuel amusé des spectacles offerts par un monde pacifié et joyeux, tantôt naturel (champs de blé, moutonnement des vagues), tantôt mondain (plages, régates, ports, salle de concert).* »

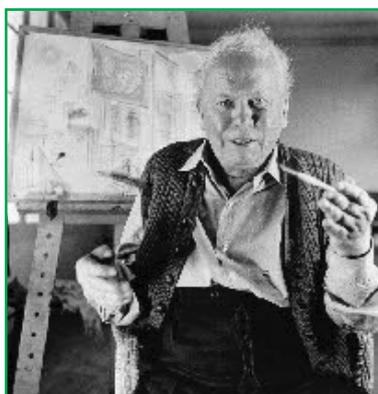
Pourtant sa vie, longtemps paisible, ne fut pas exempte de difficultés. Elle fut même douloureuse car une longue et grave maladie rhumatismale, une polyarthrite, l'éprouva pendant de nombreuses années, le précipitant même dans la mort.

Raoul Dufy est né en 1877 au Havre. Doué d'un grand sens artistique, il s'exerça non seulement comme peintre, mais aussi comme graveur, illustrateur de livres, créateur de mode, décorateur et céramiste. Il expose pour la première fois au Salon des artistes français en 1901. Durant sa carrière de peintre, il va évoluer de l'impressionnisme au fauvisme, inspiré par Matisse puis par Cézanne.

En 1935, à l'âge de 58 ans, il est atteint de douleurs articulaires au niveau des doigts. Ces douleurs ne font que s'aggraver dans les années qui suivent et une invalidité croissante l'empêche d'exercer son art. Ses ennuis de santé le conduisent à trouver refuge dans le Midi, d'abord à Nice puis à Céret dans les Pyrénées-Orientales. Au début de l'année 1940, le Dr Bernard Nicolau raconte que son père, le Dr Pierre Nicolau, « *reçut un coup de téléphone de son ami le peintre Pierre Brune lui disant, que réfugié à Céret, Raoul Dufy était dans une très mauvaise condition physique, et installé dans un logement misérable. Le jour même, mon père alla le chercher, il trouva un grabataire, paralysé par une crise de rhumatismes déformants et l'hospitalisa dans sa clinique des Platanes à Perpignan* » [1]. Il est alors traité par des sels d'or qui lui procurent un léger mieux, puis suit de nombreuses cures thermales à Vernet-les-Bains et à Amélie-les-Bains, entre autres.

C'est à cette même période que le professeur Taddeus Reichstein à Bâle en Suisse et le professeur Edward Kendall à la clinique Mayo à Rochester aux États-Unis s'efforcent d'isoler le ou les principes actifs contenus dans des extraits du cortex surrénal censés traiter, dans un premier temps, la maladie d'Addison due à une insuffisance surrénalienne, mais qui pourrait aussi, selon les déductions de Philip Hench, permettre de soulager les patients atteints d'arthrite rhumatoïde. La tâche est ardue car les composés sont nombreux et les quantités très faibles. De plus à cette époque, les techniques modernes d'identification comme la

résonance magnétique nucléaire (RMN) et de séparation comme la chromatographie liquide haute performance (CLHP) n'existent pas encore. Seul le point de fusion constant après recristallisations ou la microanalyse sont garants de la pureté mais nécessitent des quantités non négligeables. À la recherche de traitement pour ses patients, Philip Hench se tourne alors vers son collègue Edward Kendall qui, comme on vient de le voir, s'était attaché dès 1933 avec ses collaborateurs à séparer et caractériser les nombreuses hormones provenant du cortex surrénal, travail laborieux s'il en est. Les travaux d'Edward Kendall sur les extractions à partir du cortex de la surrénale des mammifères lui permettent enfin d'isoler neuf hormones stéroïdes et apparentées, cinq étant cristallisées. Petit à petit, les structures de tous ces extraits seront élucidées.



Hench obtient ainsi des extraits pour réaliser ses essais cliniques. Les premiers extraits désignés comme « composés A à D » s'avèrent inefficaces, mais lorsqu'au printemps 1948 il administre le « composé E » – en l'occurrence la cortisone – à une

femme atteinte d'arthrite rhumatoïde à un stade très avancé, les résultats sont remarquables. Un nouvel essai est réalisé le 21 septembre 1948 avec une cortisone de synthèse. Trois jours plus tard, la femme est soulagée. Grâce au laboratoire Merck qui peut produire un lot de 1 kg de cortisone en quelques semaines, treize autres malades reçoivent le « composé E » pendant six mois. Parmi les malades ainsi traités, l'un peut se remettre à danser, un autre insiste pour prendre plusieurs bains dans la même journée, luxe qui lui était jusque-là refusé.

C'est à ce moment que le hasard va jouer un grand rôle dans la vie de Raoul Duffy.

En décembre 1949, le Dr F. Homburger, qui exerce à Boston et s'intéresse à l'art, découvre dans le magazine *Life magazine* une photo du peintre prise dans la cité thermale espagnole Caldas de Montbui près de Barcelone, où il est en traitement. À la vue des mains déformées de l'artiste, il lui écrit spontanément pour lui proposer un traitement par l'hormone corticotrope ou adrénocorticotrophine, l'ACTH, dont il vient justement de recevoir un lot de Armour and Company, une société agroalimentaire, et par la cortisone provenant de Merck. Dufy accepte après avis de son médecin personnel, le Dr Louis Fériès, qui écrit à Homburger : « *Je vous suis très reconnaissant que mon patient et ami Raoul Dufy puisse bénéficier d'un traitement par la cortisone et ceci grâce à votre initiative.* » Raoul Dufy s'embarque immédiatement sur le De Grasse pour Boston via New York où il débarque le 20 avril 1950. Il est hospitalisé au Jewish Memorial Hospital à Roxbury, une proche banlieue de Boston où il va séjourner

du 25 avril au 22 juillet 1950. Lors de son arrivée à Boston, le Dr Homberger et son confrère le Dr Bonner réalisent des études cliniques sur l'ACTH sur des patients atteints de maladies chroniques, cancers et autres.

Après un bilan complet, un traitement à base d'ACTH, en intramusculaire d'abord seul, puis avec de l'acétate de cortisone à haute dose, est donc prescrit à Raoul Dufy, en même temps qu'il est soumis à des exercices physiques dont il était peu coutumier, préférant cigares, alcool et pinceaux, sans parler d'une sexualité encore très présente en dépit de son âge avancé. De grabataire qu'il était, il lâche ses béquilles et se remet à dessiner et à peindre. La vie lui sourit à nouveau bien que diverses complications apparaissent très vite, dues au traitement à haute dose de cortisone (100 mg par jour) : œdème, douleurs osseuses, troubles digestifs... Il est même enclin à une hyperactivité, à une certaine euphorie qui sont attribuées à son traitement.

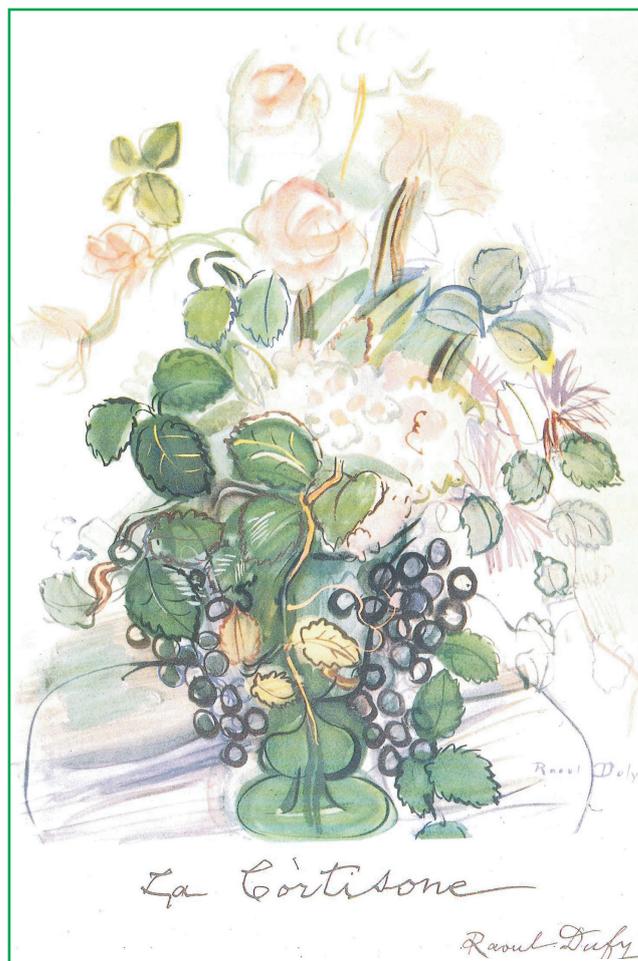
Six mois plus tard, il souffre d'un abcès localisé à la fesse gauche, le site des injections répétées, de sorte qu'il est à nouveau hospitalisé, cette fois-ci au Massachusetts General Hospital où il va séjourner une semaine en décembre 1950, puis au New England Medical Center, recevant de l'oxytétracycline. Finalement, fin décembre 1950, il quitte définitivement Boston, prend quelques vacances à Tucson dans l'Arizona, puis rentre à Paris où il est suivi par l'endocrinologue René Fauvert.

Déjà peintre reconnu, Dufy est devenu une célébrité : le Tout-Paris artistique défile chez lui, impasse Guelma près de Pigalle, et même la femme du Président de la République de l'époque, Madame Vincent Auriol.

Tout va bien donc, et Raoul Dufy qui a alors 75 ans imagine qu'il a devant lui une dizaine d'années pour poursuivre son œuvre. Malheureusement, il n'en sera rien. En effet, alors qu'il a quitté Paris pour Forcalquier dans les Alpes de Haute-Provence, il meurt le 23 mars 1953 d'une probable et ultime complication de son traitement, une hémorragie intestinale.

En témoignage de sa reconnaissance à la cortisone qui lui permis d'exercer à nouveau son art, il peint un tableau intitulé *La cortisone*. Il signe également deux dessins à l'encre de Chine, l'un intitulé *Le Dr Bonner : la prise de sang*, l'autre *La visite du Dr Homburger*, pour témoigner de sa gratitude envers les deux médecins qui lui ont permis de poursuivre son œuvre pendant plus de deux ans. En réponse posthume, ceux-ci écrivaient dans le *New England Journal of Medicine* [2] : « *As physicians, we are gratified to have been instrumental in enabling this artist to create a substantial number of works that would not exist if his disease has taken its natural course.* »

En 1950, le prix Nobel de physiologie et de médecine était remis à Edward Calvin Kendall (États-Unis), Tadeusz Reichstein (Suisse) et Philip Hench (États-Unis) pour leurs découvertes relatives aux hormones du cortex des glandes surrénales, leurs structures et les effets biologiques. Celles-ci devaient soulager nombre de patients qui, comme Raoul



Dufy, souffraient de cette maladie invalidante, puis trouver bien d'autres applications, notamment dans les transplantations, mais aussi, grâce à la diversification des corticoïdes, dans l'asthme et les inflammations oculaires [3].

- [1] Lambolley C., *Raoul Dufy. L'ivresse des couleurs. Une passion fatale ?*, Académie des sciences et lettres de Montpellier, Séance du 25.10.1999, *Bulletin*, 2000, 30, p. 243.
- [2] Homburger F., Bonner C.D., The treatment of Raoul Dufy's arthritis, *N. Engl. J. Med.*, 1979, 301(12), p. 669.
- [3] Chast F., Histoire de la corticothérapie, *Rev. Med. Interne*, 2013, 34, p. 258.



Claude Monneret

est directeur de recherche émérite au CNRS, membre de l'Académie nationale de pharmacie*.

* Institut Curie, 26 rue d'Ulm, F-75248 Paris Cedex 05. Courriel : claudemonneret@curie.fr

Connaissez-vous le site de l'AC ?

lactualitechimique.org

Alors, vite à votre souris !